

vent un arrêt du « 9 », ou du « 14 ». Les lignes d'autobus ne desservent pas le Derb Jdid. En règle générale, elles longent — au mieux, les quartiers arabes.

On dit : Les fatmas, une fatma, fatma. De quelques-unes c'est effectivement le prénom, qu'on pourrait transcrire aussi Fatima. Les autres s'appellent Zoubida, Radija, Milouda, Naïma... Parfois, quand on les engage, elles sourient : « Aïcha, Fatma, tu dis comme tu veux, madame. » Elles ne font pas une affaire de leur identité, elles ont remarqué qu'on a l'esprit facilement encombré. Celle qui travaille dans la maison où vit l'enfant, a nom Zohra, jeune et large. Il arrive, certains soirs, qu'on demande à Zohra de rester servir, on a du monde. Ensuite elle ne repart pas à pied dans la nuit, on ne la raccompagne pas non plus en voiture parce qu'on ne sait jamais, elle couche dans la buanderie. Sur une natte, qu'elle a apportée du Derb Jdid et qu'elle laisse là pour les cas où. (L'enfant bien sûr a mesuré ce qui sépare son propre lit du sol. Quarante-trois centimètres. Il mettra des années à oser les franchir pour, sous un toit, dormir par terre.) Une fois pourtant, quelqu'un de malade chez elle, Zohra veut rentrer, on se force, « Monsieur te ramène ». L'enfant se glisse dans l'expédition, oh ! papa il n'a jamais vu le Derb Jdid.

— Il n'y a pas grand-chose à voir.
— Quand même.

On n'aurait besoin que des codes ou des veilles si on tournait à droite, vers Casa. Des réverbères douchent chaque mètre de bitume. Mais tournant à gauche vers le Derb, plus un pylône, plus une ampoule, il faut les phares. La Plymouth s'enfonça précautionneusement dans l'ouate noire. L'enfant, les yeux immenses, essaie de déchiffrer le silence. Zohra, drapée, voilée, massive sur le siège arrière. Elle finit par désigner une étincelle qui saute par-dessus l'horizon. On approche, des feux lèchent la nuit entre ce que l'enfant aperçoit maintenant : roseaux, cageots, bidons, par dizaines.

On ne s'approche pas davantage. Zohra remercie, descend, s'éloigne. Une chèvre, ou est-ce un chien, vient à sa rencontre. La Plymouth fait demi-tour, éclaire d'autres roseaux, cageots, bidons, par centaines. L'enfant est déçu, il n'a pas vu où sont le Derb, les maisons, celle de Zohra.

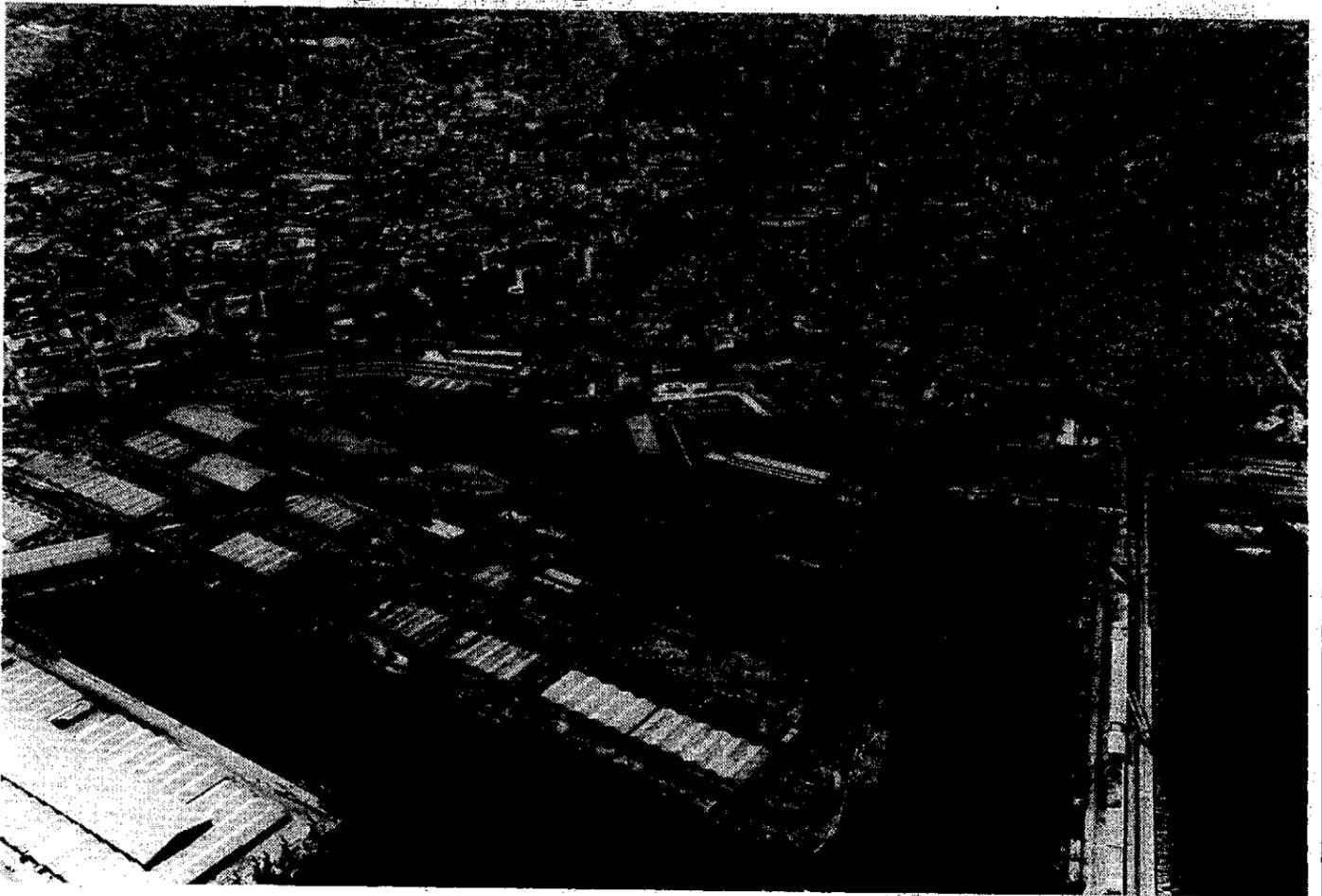
— Mais : là.
— Mais c'était pas des maisons.
— Pour toi, non. Pour eux, si.

On explique. Offrait-on des baignoires à ces gens-là qu'ils y mettraient de la terre et des poules.

L'enfant, le lendemain, regarde différemment Zohra, qui a deux vies, et si lointaines. L'une à Longchamp, où elle sait à quoi servent les baignoires qu'elle récuré. L'autre au Derb Jdid, où elle l'oublierait.

En ville, on aimerait, on ne peut pas toujours, se passer de l'autobus. Aux heures d'affluence, les frontières s'y effacent. A ceci près : pas un (e) Arabe d'assis (e). L'enfant, quoi qu'il en ait, s'il est debout ne peut empêcher que le frôlent ces mains rougies par le henné, ou même que son nez soit enfoui dans les replis musqués de ce haïk.

L'autocar au contraire souligne les différences. L'enfant l'a pris, une seule fois, ne se souvient pas de l'occasion (quelle absence du père ? Quelle panne de voiture ?) mais tremble encore du reste. De la « gare » d'abord, esplanade vague, avec ses véhicules au petit bonheur épars, leurs couleurs qu'on dirait de toujours écaillées, avec au plein soleil, la laine affairée des burnous et l'im-



« Au vrai, rien de moins virginale que cette Casablanca nouvelle, surgie du port qu'on lui a creusé au flanc et par où le pays est saigné. Conçue pour le pillage. Sitôt née, vérolée. » (Photo Georg Gerster.)

passible opacité des djellabahs, avec les fatmas dont ne respirent à l'air libre que les deux pierres du regard, avec l'ouate des vendeurs d'eau ruisselante de cris, avec brimbalant sur les crânes des baluchons ventrus aux odeurs tapageuses, avec grimpaient vers la galerie des valises de carton bouilli qui baillent des misères, avec l'appel des chauffeurs dressés sur le marche-pied, avec aux étals le sourire des pastèques denté de mouches, et sur les braseres le crépitement safrané des brochettes, avec des cages couinant, caquetant, pépant au bout des bras, avec des enfants glaucomateux qui dévisagent la peur de l'enfant.

Pas d'Européens, presque pas. On est au milieu du fleuve un minuscule tourbillon, immobile. On n'ose rien demander au flot. Puis, ça ne peut plus durer, on risque : « Marrakech, baraklaoufik ? » On a pris une voix qu'on ne se connaît pas, le ton du commandement y est à la hâte badigeonné de modestie. On suit un bras, un courant, on se retrouve devant le muflé dégingué d'un Berliet d'avant le déluge. On refuse son bagage au chauffeur, « labès, baraklaoufik », on le garde avec soi, on ne voudrait pour rien au monde le voir hissé dans le vociférant bric-à-brac dont l'autocar peu à peu se coiffe, et dont il est difficile, malgré cordes et sangles, d'imaginer que la moitié ou le tiers arrivera à destination. Impossible même, à cause précisément des cordes et des sangles, qui soulignent plutôt qu'elles ne pallient la précarité du chargement, et prédisent les cahots, les pentes, les ornières.

On monte trois marches vers une jaccassante pénombre et la brûlure des barres d'aluminium et des sièges en skaï. L'enfant tire la manche de l'adulte, il guigne la banquette du fond, maman, presque inoccupée. Ah ! voyager là-dessus, contre la vitre arrière, ah ! pou-

voir tout voir, ce qui approche et ce qui fuit... Pendant quelques secondes, chassée l'anxiété, le désir piaffe. Mais l'adulte résiste. Au fond ? En voilà une idée ! Au milieu de ces... Et sur les roues ? Et pourquoi pas sur la galerie ! On cherche des yeux, les sièges libres, ce qu'on voudrait absolument c'est ne pas avoir à s'engager dans la travée. On est au bord de n'importe quoi, de crier, de vomir, de gifler. On pense : on ne part plus, redescendons, viens Babichon. Cependant des djellabahs se lèvent, des burnous s'écartent, refluent s'entasser vers l'arrière, les deux premiers rangs se vident. Avec des doigts, des sourires, des silences aussi, tout le car désigne les places de devant, assieds-toi Madame. On soupire un « Baraklaoufik », on s'installe, on respire, c'est toujours ça : l'intérieur du car ne fera pas partie du paysage. On ne semble pas noter dans la marque de soumission le geste d'exclusion.

L'enfant bat des pieds le vide, l'anxiété comme un oiseau revient sur son épaule, gagne sa nuque, la picore, avec tous ces regards qu'il suppose, tous ces rires du car, tous ces chuchotis qui vont voyager dans son dos.

A ce moment, à d'autres pareillement imprononçables, l'enfant soupçonne qu'être partout le maître c'est n'être nulle part chez soi, nuque sereine. Cette ville est aux siens, il y loge du bon côté de toutes les frontières. Côté européen. Côté riche. Côté chrétien. Côté français. Côté mâle. Mais... Des « mais » rôdent parfois, et taraudent. L'impression parfois passe et le pique, que la vie loge de l'autre côté, du mauvais. Quelle injustice.

Les jeudis par exemple en fin d'après-midi, quand par le 14, il rentre de sa leçon de piano, c'est à l'heure fréquemment où d'un des cinémas qui lui sont

interdits bondissent des guirlandes d'enfants criards, derrière quoi des adolescents chaloupent et se repeignent, la bouche encore collée aux filles. Il aimerait un jeudi, entrer à « l'Apollo », parmi les poux, tant pis.

Où il aimerait, un été, être de ceux qu'on voit sur la plage d'Aïn Diab tendre leurs bras aux vagues et s'en faire avaler, puis loin derrière l'écume renaître en longs galets luisants et lisses. Ou il aimerait, rien qu'une fois, appartenir à ces rieuses volées de gamins, boulevard du Quatrième Zouave, qui tournoient dans les jambes du touriste et le guident avec patience, entraînement, condescendance, adresse, charme et patience, vers la monnaie du fond de ses poches.

Irait-il jusqu'à aimer faire partie des voyous qui paraît-il, Derb Ghalef, d'un caillou lancé comme un crachat vous écorchent sur toute une aile les chromes des Buick, des Studebaker, des De Soto ? Non, ça non. Ça dépasse de beaucoup son imagination. Mais voici qui ne la dépasse pas : une nuit de ramadam, quand la maison dort...

(Ramadam. Il faut voir comme on prononce ce mot, côté Carême. Avec pitié : pauvres gens, le ventre vide par cette chaleur. Avec soulagement : manquera plus que ça, qu'ils tournent athées. Avec ressentiment : ramadam beau prétexte pour tirer au flanc. Avec honte et frayeur mêlées : alors qu'il y a longtemps qu'on ne prend plus l'Evangile pour parole d'Evangile, eux croient à ce Coran qu'ils disent, fanatiques.)

...Une nuit de ramadam remonter le volet de sa chambre, se glisser en pyjama par la fenêtre, traverser la pelouse pieds nus, grimper sur le mur, sauter dans le champ, courir vers l'horizon, la lune, le Derb Jdid et l'inquiétante et chaude rumeur — faite d'éclats de prières, de bouffées de musique et de la fragrance épaisse des soupes de pois

chiches — qu'au coucher du soleil, rompant le jeûre, un coup de canon lève.

Le Maroc bientôt ne sera plus protectorat français, ni l'enfant un enfant. Il connaîtra bien d'autres villes, mais gardera de Casablanca une propension tenace à débusquer et à ne pas aimer les lignes de démarcation. Par un ami, longtemps après, il aura des nouvelles du Derb Jdid. Mauvaises et bonnes.

Les habitants du Derb avaient appris, Allah sait par qui, l'existence d'une aide américaine expressément destinée à la résorption des bidonvilles. Ils n'en voyaient pas le moindre dollar. Un groupe d'hommes un matin, après avoir invité chacun à prendre ses dispositions et méthodiquement saboté toutes les prises d'eau avoisinantes, mit le feu en plusieurs endroits du Derb. Le vent fut à la hauteur, les pompiers n'en purent rien, tout brûla. Les pleureuses ouvrirent leurs vannes, la Maison Royale retrouva sa cassette et délégua prince ou princesse annoncer la construction d'un nouveau Derb Jdid, petits immeubles aux appartements pourvus de douches.

D'après le narrateur, l'incendie n'avait tué aucun vieillard, aucun enfant, et pas non plus d'animaux. La seule victime avait été une femme que son mari, quand il partait travailler cadennaisait dans leur hutte. Ce matin-là, il n'avait pas cru bon de changer ses habitudes. Zohra n'avait pas risqué ce sort, elle était toujours, dit-on, célibataire.

François Salvaing